

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Geographica Helvetica : schweizerische Zeitschrift für Geographie = Swiss journal of geography = revue suisse de géographie = rivista svizzera di geografia**

Band (Jahr): **62 (2007)**

Heft 3: **Geomorphosites and geodiversity = Geomorphologische Geotype und Geodiversität = Géomorphosites et géodiversité**

PDF erstellt am: **05.07.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Buchbesprechungen / Book reviews / Comptes rendus

PFLIEGER, G. (2006): De la ville aux réseaux. Dialogues avec Manuel Castells. – Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes: 1-325. ISBN: 2-88074-681-7; ill; CHF 59.50.

Il y a parfois de bonnes surprises et des gens qui vous rendent d'énormes services. Celui que nous devons à GÉRALDINE PFLIEGER, urbaniste sortie de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, collaboratrice scientifique au Laboratoire de Sociologie Urbaine de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), devrait faire date avec ce livre mettant en perspective le parcours scientifique de l'un des principaux penseurs de la ville de ce temps, MANUEL CASTELLS. L'auteur reconstitue en effet les œuvres marquantes du sociologue de Berkeley depuis ses premières luttes dans l'Espagne franquiste et l'étude des mouvements de quartiers durant son exil au Chili (1957-1972, pp. 13-48). Viennent ensuite l'élaboration de «La question urbaine» et de «La ville en système» (pp. 49-88), celle de «La ville du capital», l'archétype de Dunkerque («Monopolville», 1974, pp. 89-120), avant l'abandon amer de la France pour l'Amérique. L'ouvrage aborde ensuite l'étude de «La ville des mouvements sociaux» (1983, pp. 121-164) pour en arriver enfin à ce qui a mondialisé la pensée de MANUEL CASTELLS – en la faisant en même temps passer dans à peu près toutes les disciplines touchant aux études urbaines – la présentation des «Villes innovantes, villes duales» (1989, pp. 165-205), une influence évidemment confirmée par la trilogie consacrée à «La société en réseaux, ses identités, ses espaces» (1996, 1997, 1998, pp. 207-282). Chaque partie présente le contexte dans lequel l'œuvre a été élaborée, les choix méthodologiques suivis et leur évolution, la nature des résultats proposés ainsi que les critiques reçues et les moteurs de l'évolution personnelle et souvent contextuelle qui a suivi.

L'auteur construit son ouvrage et ses dialogues avec MANUEL CASTELLS en se donnant une méthode de «déroulement d'entretiens» permettant de passer du «contexte au contenu» qui lui est propre et, comme une commerçante avisée réunissant pour ses clients les produits dont elle estime qu'ils en auront besoin, nous ouvre littéralement à la pensée du maître et à son évolution. Ayant commencé par expliciter avec soin ce parcours de vie marqué par la résistance au régime franquisme, Mai 68, le Chili d'Allende, d'un homme se définissant plus comme un chercheur que comme un intellectuel, elle montre bien comment et pourquoi, après s'être évadé du marxisme, MANUEL

CASTELLS se place à l'avant-garde des études urbaines américaines. Une occasion assez unique pour chacun de nous de refaire avec l'une et l'autre un parcours dont on ne peut qu'apprécier l'extraordinaire richesse, dans l'interaction et la distance née de leur dialogue et de ce qu'il a permis aux deux interlocuteurs d'explicitier ou d'inventer, de manière plus réflexive et critique que ce n'était possible à travers le contact direct avec l'œuvre originale. Notre mémoire scientifique se combine à la créativité proprement exégétique de GÉRALDINE PFLIEGER, attachée à «recoudre les morceaux, reconstituer cette vie de recherche» (p. 2), allant de déconstruction en reconstruction au long d'un parcours étonnamment formateur. C'est en tout cas ce qui est arrivé au soussigné, pourtant bon connaisseur de l'œuvre de MANUEL CASTELLS et ce depuis ses origines, mais qui a trouvé dans ce travail une occasion unique de refaire un parcours heuristique qui ne l'avait pas laissé indemne. Pas plus que ce parcours n'avait laissé indemne l'auteur lui-même de «The City and the Grassroots», un ouvrage issu de sa thèse de doctorat dont personne en France n'avait voulu publier la version française et où il prend, au plan théorique, ses distances à l'égard du structuralisme qui fondait l'ossature de «La question urbaine» et de «Monopolville», en reconnaissant l'«impossibilité du marxisme urbain à joindre une analyse des structures à une analyse des acteurs sociaux» (p. 121). Il s'agissait alors de passer d'une méthode hypothético-déductive à une méthode itérative, c'est-à-dire «empirico-théorique ancrée dans le terrain» (p. 134) et

«fondée sur des allers-retours constants entre empirie et théorie, [...] rupture presque philosophique avec le milieu intellectuel français au sein duquel MANUEL CASTELLS évoluait depuis près de vingt ans» (p. 121-122).

Les pages que GÉRALDINE PFLIEGER consacre à l'analyse du changement de cap méthodologique, à propos de la construction d'une théorie des mouvements sociaux urbains et des risques de l'action politique, sont uniques en leur genre et tout à fait passionnantes (pp. 126-163), comme le sont également les réflexions sur l'irruption des technologies dans le monde de MANUEL CASTELLS à propos des «Villes innovantes, villes duales» et notamment du passage de la «ville informationnelle» à «l'espace des flux» (pp. 165-201). Avec, cerise sur le gâteau, un final consacré à «La société en réseaux, ses identités, ses espaces» (1996, 1997, 1998, pp. 207-282) qui est rendu ici de manière particulièrement intéressante pour le géographe, singulièrement dans l'épilogue, après que MANUEL CASTELLS ait montré comment et pourquoi il a progressivement incorporé dans ses analyses le poids des dimensions architecturales et urbanistiques. A propos d'architecture, MANUEL CASTELLS affirme qu'elle «donne une signification sociale à l'espace» (p. 271), l'espace des flux (celui de la logique dominante ins-

critique dans une logique sociale et économique) finissant par reconfigurer l'espace des lieux (celui de l'expérience humaine inscrite dans une logique culturelle). Ceci sans que pour autant, en dépit de la valorisation actuelle des localités (dont l'évolution de Belleville à Paris est un exemple à forte valeur sociale face à la ville éclatée et à sa dissolution des rapports sociaux), il puisse accepter d'en conclure qu'un espace organisé d'une certaine façon implique automatiquement un certain rapport social (p. 267).

Dérouler les fils de la formation d'une pensée ayant eu autant de conséquences sur nos évolutions paradigmatiques et méthodologiques est absolument passionnant. L'ouvrage aborde notamment la période allant de «La question urbaine», qui posait pour la première fois la question de la spécificité de l'urbain dans la démarche sociologique, jusqu'à «La société en réseaux», qui allait populariser la dynamique des rapports entre espaces de lieux et espaces des flux comme une caractéristique fondamentale d'organisation de notre société. Ainsi du débat sur l'objet urbain et ce qu'il révélait de ses rapports avec l'École de Chicago, qu'il critiquait sur un plan idéologique tout en étant imprégné d'elle dans sa vision de la structure urbaine. De même que la manière dont MANUEL CASTELLS nous révèle les cercles proprement concentriques de re-théorisation des concepts auxquels il s'est livré, parallèlement à son effort continu de rester en contact avec cette recherche empirique qui, selon lui, a tant fait défaut aux analyses uniquement philosophiques d'HENRI LEFEBVRE par exemple.

À l'heure où l'on redécouvre que le mouvement «Back to the City» de revalorisation sociale et culturelle des centres urbains était déjà bien enregistré aux États-Unis à la fin des années 1980, il n'y a guère de plus utile, tant chez les étudiants que chez les professionnels de l'enseignement et de la recherche en matière d'études urbaines, que cette lecture dévoilante d'un ensemble de connaissances et de pratiques se situant au double niveau de celles de nos sociétés en cours d'urbanisation généralisée et des méthodologies les plus efficaces pour en rendre compte. Rien de plus utile que ce regard réflexif et critique que nous pouvons y consacrer, généreusement armés, par la double exigence de deux personnes parmi les plus incisives que l'on puisse imaginer. Cette présentation, jouant avec une intelligence où l'intuition proprement émotionnelle se mêle harmonieusement et sans à-coups à la compétence scientifique la plus élaborée, fait surgir une connaissance souvent inattendue et offre un bénéfice marginal maximal à celui qui y aura consacré un effort étonnamment gratifiant.

Au total, MANUEL CASTELLS donne l'image d'une curiosité constamment en acte, d'un chercheur

marxiste structuraliste à l'origine, puis plus rien d'autre, tout en étant en même temps économiste, sociologue, politiste, urbaniste et, un peu, géographe. Un chercheur proprement transdisciplinaire, ayant su, par son travail, ses initiatives et ses succès au cœur d'un réseau de recherche international, élargir son analyse des transformations technico-économiques, de la ville à la société dans son ensemble, des États-Unis au Monde entier. On constatera que cette analyse est nourrie d'une volonté théorique qui ne se sépare jamais de l'observation empirique, toujours à l'écoute, mais trouvant nettement plus d'occasions d'apprendre Outre-Atlantique qu'en Europe. N'ira-t-il pas jusqu'à essayer

«de comprendre pourquoi au moment de l'émergence de l'espace des flux, il y avait simultanément explosion de l'architecture post-moderne» (p. 272)?

N'a-t-il pas essayé de définir en outre, dans l'interaction avec celle qui l'interroge et le pousse dans ses derniers retranchements, «la question centrale de notre temps», celle en fait des rapports entre l'émergence de la société en réseaux et la production de l'exclusion et de la marginalité? Puisque aussi bien

«la société en réseaux peut se permettre d'énormes zones d'exclusion sociale à l'échelle de la planète, sans entraver sa dynamique de production et de consommation» (p. 278).

Fallait-il, en conclusion, évoquer les quelques critiques émises récemment contre l'œuvre de l'intéressé, et singulièrement celles portant sur le poids des identités et ce en dépit de l'originalité reconnue de l'analyse offerte par MANUEL CASTELLS de la globalisation et des identités alternatives, des liens entre mutations économiques et culturelles, des contradictions entre États et nations? L'auteur de l'ouvrage a bien su comprendre que la «société en réseaux» était à la société ce que le «système urbain» était à la ville (p. 209). Peut-être n'avons-nous pas eu le temps de bien comprendre à quel référent articuler les préoccupations de MANUEL CASTELLS quant aux devenir «géopolitiques» des questions identitaires, qui paraissent un peu sacrifiées dans cet ouvrage en regard de l'importance exceptionnelle qu'elles prennent. Et si l'auteur de «La question urbaine» n'en avait cure? Ne sommes-nous pas invités à retenir en ces termes le dernier service que GÉRALDINE PFLIEGER lui fournit en lui demandant quel message lui tient à cœur de faire passer à la nouvelle génération de chercheurs:

«Ne vous fiez jamais à d'autres résultats que ceux que vous produisez ou dont vous connaissez la méthodologie. Vous devez choisir très tôt si vous voulez être un intellectuel ou un chercheur. Ce n'est pas du tout la même chose. La réflexion intellectuelle se rapporte au monde des idées; la recherche, c'est la production de connaissances au moyen de l'observation, avec des moyens théoriques et méthodologiques qui sont nécessaires» (p. 290)

pour, in fine, retrouver, dit-il, «la vie telle qu'elle est, c'est-à-dire notre vérité – toujours relative, souvenez-vous...» (p. 290).

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie  
Université de Lausanne

PUMAIN, D., PAQUOT, T. & R. KLEINSCHMAGER (2006): Dictionnaire. La ville et l'urbain. – Paris, Economica – Anthropos: 1-320. ISBN 2-7178-5224-7; € 30.–.

Encore un dictionnaire? Pas des moindres en tout cas. Ce nouveau dictionnaire consacré à la ville fera-t-il date, après la floraison d'ouvrages de toutes natures et de tous niveaux consacrés au phénomène urbain, au savoir urbain, au vocabulaire urbain, à la condition urbaine, depuis une dizaine d'années, souvent par deux des auteurs de ce dernier-né d'ailleurs? Les auteurs se posent la question d'entrée de jeu en précisant que leur travail relève tout à la fois du dictionnaire et de l'encyclopédie, selon une formule hybride voulant associer

«les qualités définitionnelles et étymologiques de l'un et la richesse des interprétations et de leurs commentaires de l'autre» (p. V),

tout en respectant l'ordre alphabétique et en ne retenant que

«les mots maniés ordinairement à l'époque où il est conçu et cherchant à montrer, c'est l'essentiel, l'extraordinaire vie du langage» (p. V).

Dans cet ouvrage, «les mots ne sont jamais donnés une fois pour toutes» (p. V), ce qui incite à l'ouverture de l'esprit, au désir de l'Autre et de son étrangeté, au jeu savant et inépuisable des interprétations contrariées. On l'a évoqué pour d'autres, et c'est bien ce que le lecteur trouvera dans cette œuvre collective, subjective sans doute: «le dictionnaire n'est jamais extérieur à son auteur» rappellent les signataires de l'ouvrage (p. VI), heureux de faire partager ce qu'ils vivent en tant que chercheurs, mais aussi leur «amour de la civilisation urbaine» (p. VI).

Autant dire qu'ils y sont parvenus, en variant d'ailleurs la manière, au point que les spécialistes reconnaîtraient assez facilement les «personnalités» signataires des articles, même si elles n'étaient pas désignées. Or elles le sont. Et ce n'est pas le moindre intérêt de cette lecture que de découvrir qu'elle nous livre aussi le fruit d'expériences intellectuelles complémentaires, réussissant le pari proposé en quatrième page de couverture, de «faire vivre la ville et les villes dans la pensée et dans l'imaginaire du lecteur» de manière originale. Entre la spécialiste de la modélisation du futur de nos cités, des modèles dyna-

miques, de l'auto-organisation et de la complexité, le philosophe de l'urbanité, éditeur de la revue «Urbanisme» et le spécialiste de géographie politique tout de même formé à la philosophie, les différences sont parfois nettes, mais s'inscrivent dans une culture d'une grande richesse qui leur est manifestement commune. L'ouvrage débute avec l'entrée «Abattoir», ingrédient un moment incontournable de tout milieu urbain, aujourd'hui en voie de disparition et s'achève par l'entrée «Zwischenstadt». Ce dernier terme fait référence à l'entre-ville de THOMAS SIVERTS, «la ville de l'entre-deux», située «entre la nature et la culture, le spontané et le planifié, l'autonomie de l'habitant et les règles administratives» (p. 320),

«constituée entre le lieu isolé, le particulier [...] et les installations clonées produites par la division du travail et l'économie mondialisée, entre l'espace de la vie quotidienne et de la proximité et l'espace de la communication, qui n'est mesuré et défini que par le temps que l'on met à le parcourir, entre le mythe encore très vivant de la ville ancienne et ce fantasme des anciens paysages culturels dont l'enracinement n'est pas moins profond» (p. 320).

A ce sujet, THIERRY PAQUOT relève justement qu'

«il ne s'agit pas d'un processus d'urbanisation spécifique à l'Allemagne mais d'une forme nouvelle, hybride, qui rompt avec la centralité de la ville historique, s'inscrit dans un territoire régional et invente un nouveau rapport avec le paysage et l'écologie» (p. 320).

L'occasion pour le philosophe urbaniste de s'interroger: «serait-ce «l'après-ville», la marque d'un émiettement du territoire du quotidien urbain généré par les nouvelles mobilités?» (p. 320). Et de conclure d'une manière qui illustre tout l'intérêt de la lecture de ce dictionnaire qui se veut formateur de nouvelles perspectives de recherche:

«Il est certain que cette *Zwischenstadt* oblige à repenser l'urbanisme du projet et à opter pour un urbanisme du trajet, du relationnel, du mouvant» (p. 320).

L'intérêt unique de ce type d'ouvrage est nulle part mieux exprimé que dans la note consacrée à ce mot, comme pour chacun des quelque 420 expressions retenues, parfois en quelques lignes, d'autres sur plusieurs pages, comme cette «Transition urbaine» et cette «Ville», rédigées par DENISE PUMAIN sur près de quatre pages, les plus longues et les plus denses de l'ouvrage, parce qu'évidemment les plus problématiques et ayant fait l'objet des études les plus fines et les plus pointues. On sera dès lors reconnaissant aux auteurs d'avoir fait l'effort, qui à notre connaissance n'existe nulle part ailleurs en langue française, de permettre au lecteur d'entrer en formation et de s'approprier à son tour un ensemble de connaissances et de pratiques qui font bien le tour des études urbaines. On peut se féliciter également de ce que les considérations traditionnelles, fussent-elles de l'ordre institutionnel, comme la définition de la «Loi d'orientation

foncière», du «Cos» (Coefficient d'utilisation du sol) ou du «Caeu» (Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement), ne sont pas oubliées non plus, malgré leur caractère a priori purement franco-français. Il serait intéressant, d'un point de vue non anecdotique mais épistémologique, de relever qui signe quoi: les entrées «Imaginaire urbain», «Labyrinthe», «Chartes d'Athènes», «Sens» ou «Situationnisme» vont à THIERRY PAQUOT tandis que celles qui se réfèrent à «Habitant», «Identité», «Incivilité», «Insécurité», «Ghetto» ou «Maire» vont à RICHARD KLEIN-SCHMAGER, plus proche des problèmes intra-urbains et de la vie quotidienne, alors que DENISE PUMAIN, sans échapper au traitement en profondeur de l'idée de «Ségrégation», prend plutôt la responsabilité de définir le «Champ urbain», la «Densité», la «Géographie urbaine» ou bien sûr la «Loi rang-taille», le «Réseau urbain» ou le «Réseau de villes». Les auteurs se regroupent parfois pour définir le «Patrimoine», la «Rénovation», la «Friche», la «Banlieue» ou la «Représentation», quand les types de savoirs et les connotations mobilisées rendent la collaboration nécessaire.

Le jeu des personnes n'est pourtant pas, et de loin, l'essentiel. Celui-ci tient dans la démonstration de la prodigieuse diversité du fait urbain,

«le foisonnement des mots qui s'inventent pour décrire ou évoquer les villes et structurer leur analyse» (quatrième de couverture),

mais aussi dans la mobilisation extrêmement actuelle d'un état des savoirs en la matière ainsi que l'annonce des voies nouvelles et le très juste niveau de généralité qui a été choisi. A l'évidence, les auteurs sont des spécialistes de premier ordre sachant jouer sur le nécessaire processus d'oubli cohérent pour mieux montrer le chemin qui conduit à destination, celle-ci étant chaque fois la rampe de lancement la plus pertinente pour lancer le lecteur sur les meilleures pistes à suivre pour se construire un chemin dans le labyrinthe et se lancer dans des voies nouvelles certes, mais néanmoins balisées avec un maximum de sérieux.

Il reste que si les références bibliographiques essentielles, quoique de manière très sélective et non reprises en fin de parcours, sont toujours données dans les textes liés aux mots commentés, on regrettera tout de même que ce soit trop souvent sans mention de l'éditeur ou de l'année de l'édition. Un index des lieux et des auteurs aurait également eu son utilité dans un dictionnaire aussi riche, cette absence de renvois réduisant malheureusement l'intérêt pratique de cet ouvrage pourtant essentiel et exemplaire sur le plan de la formation et de la mise à niveau de chacun.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie  
Université de Lausanne

LARSSON, G. (2006): Spatial planning systems in Western Europe. An overview. – Amsterdam, Berlin, Oxford, Tokyo, Washington, D.C., IOS Press: 1-272. ISBN 1-58603-656-4; 22 fig., 5 tab.; € 65.–, £ 45.–, US\$ 81.–.

Während in der Fachliteratur angesichts der zunehmenden Deregulierungstendenzen schon von einem «Ende der Raumordnung» gesprochen wurde, sind in allen europäischen Staaten Raumplanung und Raumordnung noch fest im staatlichen Regulationssystem verankert. Doch haben die Länder Europas schon aufgrund ihrer unterschiedlichen Tradition (Marktwirtschaftsstaaten versus ehemals auf Planwirtschaft beruhende Länder) und politischen Entwicklungen (stärker sozialdemokratisch versus konservativ orientierte Staaten) sowie nationalstaatlichen Organisationsmuster (Föderationen, Zentralstaaten) sehr unterschiedliche Raumordnungs- und Planungssysteme entwickelt.

Nachdem für einzelne Regionen Europas bereits Vergleichsstudien vorgelegt wurden (etwa die Arbeit von M. KEINER über die Planungssysteme der Schweiz, Österreichs und Deutschlands) war es an der Zeit, einen europaweiten Überblick zu geben. Dies war die Aufgabe des Autors, der er sich erfolgreich unterzogen hat. Er verzichtet dabei auf jedwede Diskussion von Planungstheorien und macht seine Studie an Motiven und Zielen sowie administrativen und rechtlichen Entwicklungen fest. Dabei sind für ihn die Struktur des Planungsinstrumentariums und der Text der grundlegenden Gesetze wichtig, nicht oder nur oberflächlich werden auch Planungswirklichkeit und Planungsmilieu behandelt. Dies sind jedoch Faktoren, die zumindest ebenso wichtig sind wie die rechtlichen und institutionellen Grundlagen der Raumordnung.

In drei Hauptkapiteln werden die Planungssysteme, die Implementierung der Planung und die Kontrollmechanismen sowie die Themen Erneuerung, Kulturelles Erbe, Umwelt und Wasser behandelt. Diese Auswahl ist sicher lückenhaft, sie wird aber auch nicht weiter begründet. Sehr aufschlussreich wäre die Behandlung des Verkehrs gewesen, ebenso wichtig die Ansätze von grenzüberschreitenden Planungen. In diesem Einleitungsteil ist darüber hinaus zu bemängeln, dass in den Übersichtstabellen manche Länder nicht dargestellt werden – und dieser Mangel setzt sich im länderspezifischen Teil fort. Dort werden 14 europäische Staaten vorgestellt (Belgien, Dänemark, Finnland, Frankreich, Deutschland, Irland, Italien, Luxemburg, die Niederlande, Norwegen, Polen, Portugal, Schweden und das Vereinigte Königreich). Mit der Ausnahme Polens fehlen die osteuropäischen Länder völlig. Aber es ist auch bedauerlich, dass mit der Schweiz, Österreich und Slowenien auch wichtige Alpenstaaten nicht erfasst sind.

Alle länderspezifischen Kapitel sind gleich aufgebaut: Die administrative Struktur, die rechtliche Entwicklung, die Struktur der Raumplanung, der Planungsprozess, der rechtliche Status, Implementation und Kontrolle sowie Erneuerung, Kulturelles Erbe und Umwelt nehmen weitgehend die Struktur des Übersichtsteils auf. Auf der Strecke bleiben auch hier wieder Reflexionen zur Planungstradition und zum Planungsmilieu. An keiner Stelle des Buches wird ersichtlich, in welchem Maße die Ideologie des Neoliberalismus oder die Schwächung der Nationalstaaten in der Europäischen Union auf die Planungswirklichkeit Einfluss erlangt haben. Dies ist bedauerlich, zumal es an Literatur hierzu nicht mangelt, obgleich diese im Literaturverzeichnis nicht erscheint.

Dem Buch wird vor allem die Funktion eines Nachschlagewerkes zukommen. Dazu trägt die übersichtliche und einheitliche Struktur von Hauptteil und Länderteil bei. Wer sich rasch über die Planungssysteme in Westeuropa informieren will und nicht gerade an den Alpenländern interessiert ist, findet rasch Information. Leider sind die Abbildungen ausschließlich auf Beispiele aus den Ländern beschränkt, komparative graphische Veranschaulichungen fehlen völlig.

Das Buch ist eine gute Kompilation der verschiedenen Planungssysteme in (West-)Europa. Neue Erkenntnisse oder diskussionswürdige Feststellungen bietet es nicht. Ein solches Kompendium war sicherlich nötig, es hätte aber reflektierter, regional vollständiger und insgesamt auch kritischer ausfallen können.

Es bleibt zu wünschen, dass andere Autoren die hier gebotene additive und idiographische Information aufnehmen und in komparatistischen oder/und kritischen Arbeiten weiterführen.

Axel Borsdorf, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Forschungsstelle für Gebirgsforschung: Mensch und Umwelt; Leopold Franzens Universität Innsbruck, Institut für Geographie

TANNER, K.M., BÜRGI, M. & T. COCH (Hrsg.) (2006): Landschaftsqualitäten. Festschrift für Prof. Dr. Klaus C. Ewald anlässlich seiner Emeritierung im Jahre 2006. – Bern, Stuttgart, Wien, Haupt Verlag: 1-319. ISBN 3-258-07048-2; 70 Abb., 6 Tab.; CHF 48.–, € 32.–.

Ein grosses Autorenteam konnte von den Herausgebern dafür gewonnen werden, eine höchst bedeutende, aber je länger umso mehr total unterschätzte Thematik kompetent und gut verständlich aufzuarbeiten: die Landschaft, ihre Qualität, ihre Bewertung und

letztlich ihre fundamentale Bedeutung als im wahrsten Wortsinne «Lebensraum» des Menschen.

Die Thematik ist nicht nur Gegenstand der jahrzehntelangen wissenschaftlichen Arbeit von K. EWALD in Basel, Birmensdorf, Freiburg im Breisgau und Zürich gewesen, sondern geniesst auch das Interesse verschiedenster Fachwissenschaften. Das beweist die breite fachliche Zusammensetzung des Autorenteam. Praktische alle Beiträge belegen die grundsätzliche Bedeutung des Gegenstandes «Landschaft» und die Notwendigkeit der Auseinandersetzung mit ihm in Wissenschaft, Praxis, Bildung und Öffentlichkeit. Sie beklagen jedoch *uni sono* auch den wenig sorgfältigen («nachhaltigen») Umgang mit Landschaft in der politischen, ökonomischen und planerischen Realität. Die Heterogenität, Zerschneidung, Zersiedlung und Unansehnlichkeit der Landschaft werden öffentlich und politisch zwar ständig hervorgehoben, die gesetzgeberischen Mittel, einen «wirtlichen» Lebensraum zu schaffen, lassen aber entweder auf sich warten oder werden – bei Vorhandensein wie etwa dem Schweizerischen Raumplanungsgesetz – sukzessive entschärft. Dieser *circulus vitiosus* kann nur durch landschaftlich bewußtes und kompetentes Handeln in Politik und Planung durchbrochen werden.

Es ist an dieser Stelle unmöglich, die allesamt fundiert verfassten und ausgezeichnet illustrierten Beiträge einzeln zu würdigen. Kompetente, durch jahre- oder gar jahrzehntelange Forschungen ausgewiesene Fachpersonen legen zu den drei Kapitelgruppen «Grundlagen» (S. 15-130), «Methoden» (S. 131-212) und «Beispiele» (S. 213-317) hoch interessante Ausführungen zu den Schlagwörtern Landschaftsqualität, Landschaftsbewertung, Landschaftsplanung, Landschaftspflege, Landschaftsinventare und Landschaftsbild (neben anderen) vor. Dies geschieht meist im Verbund mit Fragen und Problemen der Planung, des Schutzes, der Diversität oder der Nachhaltigkeit. An diesem thematischen Spektrum können sich nicht nur Fachleute über nachbardisziplinäre Sichtweisen auf die Landschaft kundig machen, sondern Planer, Ökonomen und Politiker könnten auf leicht verständliche Weise in einen komplexen Sachverhalt Einsicht nehmen, mit dem sie eigentlich tagtäglich zu tun haben oder haben sollten.

Diese pessimistische Sicht muss zudem von der sich sozusagen auflösenden Landschaft auf eine andere Tatsache ausgedehnt werden: Der Jahrzehnte währende hervorragende fachwissenschaftliche und öffentlichkeitsorientierte Einsatz von K. C. EWALD reichte anscheinend nicht aus, seinen Lehrstuhl für Natur- und Landschaftsschutz an der Eidgenössischen Technischen Hochschule Zürich (ETHZ) zu erhalten und mit einer Nachfolgerperson zu besetzen. Dieser für

diesen Fachbereich einzige Lehrstuhl in der Schweiz existiert nämlich seit 2006 nicht mehr. Dieses Faktum gibt damit dem Schwanengang vieler Beiträge des Bandes durch einen bildungspolitisch fragwürdigen und zugleich unklugen Entscheid Recht. Der Band kann an der ETHZ zwar nichts mehr bewegen, er kann jedoch in Bio- und Geowissenschaften ebenso wie in diversen anderen Umwelt- und Planungswissenschaften und in all jenen Fächern, die sich zwangsläufig mit Landschaft beschäftigen, als eine Art «Handbuch der orientierenden Besinnung» dienen. Das stellen die theoretischen Beiträge genauso wie jene zur Methodik oder die ebenfalls methodisch gewichteten Beispiele sicher.

So gesehen ist dem qualitativ hochstehendem Buch eine möglichst weite Verbreitung zu wünschen – vor allem ausserhalb der Wissenschaften, also in der Bildungs- und Raumplanungspolitik und in all jenen Bereichen der Praxis, die in der Landschaft arbeiten. Letztlich sollte sich auch jeder Staatsbürger angesprochen fühlen, dieser Auseinandersetzung um Landschaft näher zu treten, denn es geht nicht nur um notwendige Begriffsklärungen, sondern auch und vor allem um Verständnis für seinen Lebensraum. Das könnte nicht nur durch die solide und zugleich schöne Gestaltung des Buches erleichtert werden, sondern auch durch den relativ niedrigen Preis.

Hartmut Leser, Geographisches Institut  
Universität Basel

GLASER, R., GEBHARDT, H. & W. SCHENK (2007): *Geographie Deutschlands*. – Darmstadt, Primus Verlag: 1-280. ISBN 978-3-89678-591-6; zahlreiche farbige Abb., Tab., Fotos und Karten; CHF 83.30, € 49.90.

Unter Mitarbeit von zehn weiteren Personen entstand eine moderne geographische Landeskunde von Deutschland, die sich vor allem an eine breitere Öffentlichkeit wendet: Sie gibt aber auch den inzwischen fachlich und regional sehr spezialisierten Fachleuten die Chance, ihre persönlichen Interessensfelder in einem größeren regionalen und sachlichen Zusammenhang zu sehen. Wenn in dieser Rezension von «geographischer Landeskunde» die Rede ist, so deswegen, weil sich mit diesem Terminus jene Kompetenz verbindet, die man in diversen, Landeskunden ähnlichen Darstellungen anderer Fächer oder in den Medien meist vermisst. Daher ist auch der «bekenkende» Titel «Geographie Deutschlands» zu begrüßen.

Es ist unmöglich, Inhalt und Gehalt an dieser Stelle ausführlich zu würdigen. Es muß beim Hervorheben

von Einzelaspekten bleiben. So etwa dem Aufbau des Buches: Letztlich wird von dem klassischen Ansatz ausgegangen, der zuerst auf das Physische und dann das Humangeographische eingeht. Allerdings wird in allen Kapiteln sofort der Zusammenhang Natur – Technik – Gesellschaft (ganz im Sinne ERNST NEEFS) angesprochen, also ein umfassender human- und landschaftsökologischer Ansatz bedient, der den Menschen als Akteur und Regler in den Mittelpunkt stellt.

Ausgegangen wird im Kapitel 1 von «Deutschland – Bilder im Kopf, Probleme im Raum» (S. 11ff.). Anschließend wird in Kapitel 2 «Deutschland als Raum – naturräumliche und gesellschaftliche Kontraste» (S. 19ff.) vorgestellt, überwiegend physiogeographisch, jedoch stark auf Mensch und Gesellschaft bzw. Wirtschaft bezogen. Das kurze Kapitel 3 «Deutschland als Nation – Lage und Grenzen» (S. 83ff.) stellt die politische Raum- und damit Grenzentwicklung auf die historische Zeitachse – bis hin zur europäischen «Blauen Banane» und der nicht enden wollenden Mitteleuropa-Diskussion.

Die Zeitachse ist in einem umfassenderen Sinne leitend für das Kapitel 4 «Die Dimension der Zeit – von der Natur- zur Kulturlandschaft» (S. 97ff.). Es beginnt mit der geologisch-tektonischen Entwicklung, führt von Nord- und Ostsee bis zu den Alpen durch die geomorphologischen Landschaftstypen und gelangt zur stark anthropogen geprägten Bodenentwicklung. In umfassenden Schritten wird dann die historische Zeit betrachtet: von den ersten Bauern über die frühindustrielle Kulturlandschaft, die industrielle und postindustrielle Entwicklung und den die letzteren überlagernden demographischen Wandel.

Die «moderne» geographische Landeskunde manifestiert sich bereits in den vorstehend erwähnten Kapiteln. Noch deutlicher wird ihre Aktualität von Gegenstand und Ansatz her sichtbar mit den drei folgenden Kapiteln. In Kapitel 5 ««Made in Germany» – Wirtschaft und Gesellschaft» (S. 178ff.) reichen die Darlegungen vom «Wirtschaftswunder» über Fragen des Wirtschaftsstandortes Deutschland sowie Freizeit- und Konsumgesellschaft bis hin zu den «Arbeitsmärkten im Umbruch». Dies leitet zu Kapitel 6 «Konflikte und Gefahrenräume in Deutschland» (S. 203ff.) über, um auf die Problematik der Naturgefahren und der Umweltbelastungen durch die Industrie- und Verkehrsgesellschaft aufmerksam zu machen. Mit Kapitel 7 «Raumentwicklung und Raumplanung in Deutschland im 21. Jahrhundert» (S. 233ff.) werden Raum- und Umweltprobleme, aber auch «ökologische Kommunikation» angesprochen.

Das dem Rezensenten etwas zu knapp erscheinende Kapitel 8 «Umwelt und Gesellschaft – die Sicht der

Geographie» (S. 259-264) versucht einen «Rundumschlag» zur Umwelt- und Gesellschaftsproblematik von heute. Hier hätte man sich ergänzend zu den eher leitartikelhaft wirkenden Ausführungen eine Aufzählung von Thesen zur Entwicklung von Gesellschaft und Umwelt, dazu als Voraussetzungen notwendigen Standards und eine Art «Leitbild für Deutschland in Europa und der Welt» gewünscht. Der Sachverstand, dies belegt der gesamte Band, wäre dazu versammelt gewesen.

Trotz dieses eher konzeptionell-methodischen Einwandes muß gesagt werden, daß dem Verfassersteam ein ganz großartiges Werk gelungen ist. Es überraschen die Präsentation der Fakten, die Darstellung der Zusammenhänge und die Originalität vieler Gedanken in den Einzelkapiteln. Sehr gelungen ist die Illustration, die nicht nur graphisch erstklassig ist, sondern die ganz enge Zusammenhänge mit den Textteilen zeigt. Trotz des Faktenreichtums und der dichten Texte ist der angesichts des großen Bearbeiterteams auch sprachlich erstaunlich homogene Band leicht zu lesen und auch dem sogenannten wissenschaftlichen Laien verständlich. Wer ein modernes Gesamtbild von Deutschland haben möchte, der ist mit dieser «Geographie Deutschlands» bestens bedient. Sie gehört selbstverständlich nicht nur in Bibliotheken, sondern in die Hände einer möglichst breiten Leserschaft. Dies gilt auch für die Schweiz, wo man gelegentlich mit dem «großen Kanton» seine Mühe hat – oft nur mangels Wissens um Fakten und Zusammenhänge. Hier wäre ein aktuelles und umfassendes Gesamtbild des Deutschland von heute zu gewinnen.

Hartmut Leser, Geographisches Institut  
Universität Basel

HAMMER, T. (2005): Sahel. – Perthes Regionalprofile, Klett-Perthes Verlag, Gotha und Stuttgart: 1-320. ISBN-13: 978-3-623-00682-6, ISBN-10: 3-623-00682-3; 48 Karten und Abb., 37 Tab., Anhang mit 24 kommentierten Farbfotos; € 39.50.

THOMAS HAMMER ist als ausgewiesener Kenner der Sahelregion in Fachkreisen seit längerem bekannt. Sein Schwerpunkt liegt offenbar im Bereich der Humangeographie, was beim Lesen des Buches schnell deutlich wird. Dennoch kann das Buch für sich in Anspruch nehmen, das sogenannte Sahelproblem, das seit den 1970er Jahren bekannt wurde, in umfassender und verständlicher Weise darzustellen. Genau darum ging es dem Autor, der hier offenbar ein Lebenswerk verfasst hat, das über viele Jahre gereift ist. Es ist auch erklärte Absicht, die Sahelstaaten bzw. die gesamte Krisenre-

gion am Südrand der Sahara wieder in das Bewusstsein der Weltöffentlichkeit zu rücken, nachdem Afrika mehr und mehr in den Hintergrund getreten ist und vielfach als Ganzes nur noch als Krisenkontinent wahrgenommen wird. Der Blick auf die mit unterschiedlichen Problemen belasteten Teilregionen des riesigen subsaharischen Afrika ist dadurch mehr und mehr eingeschränkt worden und einem unheilvollen Pauschaldenken gewichen. Das Ziel des Autors, selbst die Teilregion Sahel nicht als Ganzes zu betrachten, wie dies bislang üblich war, sondern nach einzelnen Staaten aufzulösen und diese einer genauen Untersuchung zu unterziehen, verdient Anerkennung und zeigt das Bemühen des Autors, zu differenzieren und zu einem wirklich interessanten Ländervergleich innerhalb der Sahelregion zu kommen. Außerdem bemüht er sich, die historisch begründeten Beziehungen zu den Nachbarräumen Sahara und Sudan aufzuzeigen und damit grundlegende Strukturen Westafrikas zu beleuchten.

Nachfolgend werden die einzelnen Kapitel kurz vorgestellt. In Kapitel 1, überschrieben «Der Sahel als ursprünglicher Natur- und Kulturraum» werden neben den Grundzügen der Geschichte vor allem die geökologischen Faktoren behandelt, wie sie in den zahlreichen Studien über den Sahel seit den 1970er Jahren immer wieder aufgeführt und, um nicht zu sagen bis zum Übermaß, wiederholt worden sind. Schon in den letzten Abschnitten dieses Kapitels geht der Autor aber auf humanökologische Gesichtspunkte ein und richtet u.a. mit dem Begriff Symbiose von Natur- und Kulturraum bzw. dem Begriff der zyklischen Nachhaltigkeit das Augenmerk eindeutig auf die menschlichen Gesellschaften, die diesen Naturraum besiedeln.

Die Kapitel 2 und 3 stellen ausgezeichnete historische Abhandlungen vom Beginn der großen Sahelreiche bis zur Kolonialzeit dar. Der geschichtliche Abriss wird in Kapitel 4 fortgesetzt mit einer ebenso hervorragenden Darstellung der Periode seit der politischen Unabhängigkeit um 1960, die bis zur Gegenwart reicht und für das Verständnis der heutigen Probleme der Sahelstaaten unerlässlich ist. Die folgenden Kapitel 5 und 6 befassen sich mit ausschließlich humangeographischen Aspekten; in Kapitel 5 geht es um die sog. Lebensqualität bzw. um den Human Development Index sowie um Bevölkerungs-, Ernährungs- und Gesundheitsprobleme. Außerdem wird das sensible Thema Migration angesprochen. In Kapitel 6 wird der ebenfalls kritische Bereich der Verstädterung und der unzureichenden Infrastruktur behandelt. Danach folgt ein sehr umfangreiches Kapitel (7), überschrieben mit «Umweltwandel und Desertifikation». Zu Beginn wird auf die geschichtliche Entwicklung des Begriffes Desertifikation eingegangen. Die genaue chronologische Darstellung ist sehr gelungen und wird als äusserst hilfreich betrachtet, da mit dem sensiblen Begriff



in den Medien leider viel zu sorglos umgegangen wird. Sehr schnell gerät der Autor aber von der naturwissenschaftlichen auf die humanökologische und politische Ebene – ein Abschnitt ist überschrieben mit «Politische Ökologie» – und führt zahlreiche Beispiele aus den einzelnen Staaten auf. Außerdem geht er auf die überregionalen Vereinigungen ein, die sich unter dem Oberbegriff der Nachhaltigkeit alle mehr oder weniger mit der Verbesserung der sozioökonomischen Bedingungen dieser Länder befassen.

In Kapitel 8 werden ebenfalls sehr wortreich die Begriffe Entwicklungshilfe, Entwicklungszusammenarbeit und Entwicklungspartnerschaft diskutiert und mit Fallbeispielen untermauert. Kapitel 9 soll mithelfen, die Rolle der Sahelstaaten im Rahmen der viel diskutierten Globalisierung zu verstehen, wobei auch hier alle Aspekte sehr ausführlich dargelegt werden, und insbesondere die drohende Marginalisierung ins Blickfeld gerückt wird. Kapitel 10 befasst sich abschließend mit den Perspektiven nachhaltiger Entwicklung. Mit diesem Stichwort wird auch das Grundanliegen des Autors noch einmal in den Vordergrund gerückt, nämlich sein Bemühen, einer Region, die unter Klimakrisen, Bevölkerungsexplosion und Missmanagement leidet, Wege für die Zukunft zu zeigen. Man spürt, dass es ein Herzensanliegen ist, ahnt jedoch zugleich, dass eine harmonische Entwicklung in den kommenden Jahren allein angesichts der Bevölkerungsexplosion ein Wunschtraum bleiben wird.

Das Literaturverzeichnis ist umfassend und enthält eine Fülle wichtiger und bekannter, teilweise aber auch wenig bekannter Autoren. Es ist das große Verdienst des Autors, nicht nur einen breiten Überblick zu besitzen, sondern die Inhalte der Publikationen auch sehr gut zu kennen. Das Buch wird mit einem Bildanhang abgeschlossen, der mit seinen farbigen Abbildungen wichtige Aspekte der sahelischen Kulturlandschaft dem Leser nahe bringt.

Das Thema ist in seiner schlichten, knappen Form zutreffend gewählt, obwohl ein kleiner Zusatz, der in Richtung Humanökologie weist, für den Leser hilfreich gewesen wäre. Der Text liest sich flüssig und ist auch für den interessierten Laien lesbar und anschaulich geschrieben. Die zahlreichen Grafiken und Tabellen geben eine gute Basis für kritische Betrachtungen. Andererseits mag das Fehlen von Farbbildern im Text als Mangel empfunden werden. Es müsste möglich sein, wichtige Farbbildungen auf ganzen Seiten innerhalb der jeweiligen Kapitel zu platzieren, um so dem heutigen Bedürfnis nach Anschauung besser gerecht zu werden. Andererseits soll dies nicht dahingehend missverstanden werden, dass ein Fotoband wünschenswert wäre. Der Wert des Buches liegt gerade in seiner reichen Informationsfülle begründet. Ein Kritikpunkt

sei aber auch hierzu gestattet: Trotz aller Bedeutung der Kapitel 6 bis 10 bekommt man beim Lesen den Eindruck, dass manches zu ausführlich ausgebreitet wird und eine Kürzung des Seitenumfangs angebracht gewesen wäre. Dass es sich um eine grundlegende und auch in Zukunft wichtige Arbeit handelt, steht außer Zweifel.

Das Buch ist klar gegliedert und zeigt inhaltlich eine bislang zu diesem Themenkreis nicht publizierte Geschlossenheit. Diese Aussage gilt selbstverständlich nur für den deutschsprachigen Raum. Als Schwächen könnte man die einseitige Fixierung auf den Menschen bzw. die menschlichen Gesellschaften nennen und die durch die Einbeziehung politischer Gesichtspunkte entstandene Weitschweifigkeit, die man als Leser empfindet. Die Weitschweifigkeit wird durch die gut gelungene Aufgliederung in viele kleine Teilschnitte zwar gemildert, weil man dadurch sofort wichtige Gesichtspunkte erkennt, sie bleibt inhaltlich jedoch erhalten.

Es wäre zu wünschen, dass das Buch nicht nur Fachkreise erreicht, sondern neben den Hochschulen auch in Schulen Eingang findet, da auch dort Entwicklungshilfe bzw. Entwicklungszusammenarbeit wichtige Themenbereiche sind. Insgesamt möchte man dem Autor und dem Verlag zur Publikation dieses hervorragenden Buches gratulieren, es ist allerdings anzumerken, dass es auch bei einer Begrenzung auf nur 200 Seiten sicherlich ein herausragendes Werk geworden wäre.

Jörg Grunert, Geographisches Institut  
Johannes Gutenberg-Universität, Mainz

SCHMIDT, U. (2006): Modellierung des kurzwelligen solaren Strahlungshaushalts im Hochgebirge auf der Basis von digitalen Geländemodellen und Satellitendaten am Beispiel des Hunza-Karakorum/Nordpakistan. – = Bonner geographische Abhandlungen 115, Sankt Augustin, Asgard-Verlag: 1-133. ISSN 0373-0468, ISBN 3-537-87665-3; 8 Tab., 62 Abb., davon 13 auf zwei Beilagen; € 21.–.

Der Autor hat sich zum Ziel gesetzt, die Globalstrahlung und kurzwellige Strahlungsbilanz im Hochgebirge mit Hilfe von digitalen Gelände- und Satellitendaten zu modellieren. Da jedoch in so abgelegenen Gebieten keine oder nur sehr spärliche in-situ Messungen möglich sind, müssen für die räumliche Modellierung die strahlungsrelevanten Parameter einerseits aus digitalen Geländemodellen und andererseits aus Satellitendaten abgeleitet werden, wofür verschieden Ansätze

und Modelle präsentiert werden. Punktuelle Modelle werden ebenfalls mit in-situ Messungen verglichen und in die räumlichen Modelle implementiert. Zum Schluss werden weitere potentielle Anwendungsmöglichkeiten der gezeigten Modelle vorgestellt und die Ergebnisse und Probleme diskutiert.

Zu Beginn werden im ersten Kapitel die Ziele und Problempunkte der Arbeit erläutert und die bis dato sich mit diesem Thema befassenden Arbeiten und Resultate kurz vorgestellt. Im zweiten, reichlich illustrierten Kapitel beschreibt der Autor die klimatologischen und physiogeographischen Gegebenheiten des Untersuchungsgebiets. Im dritten Kapitel werden die physikalischen Grundlagen und Modellkonzepte der Strahlung in der Atmosphäre und am Boden (z.B. Streuung, Albedo) kurz und gut verständlich vorgestellt, während im vierten Kapitel ausführlich auf die verwendeten räumlichen Daten (digitales Höhenmodell, verschiedene Satellitensysteme und -daten) und ihre Grundlagen eingegangen wird. Drei unterschiedliche Modelle, welche für die Berechnung der Tagesgänge und der Globalstrahlung an einem Punkt (z.B. an den Klimastationsstandorten) verwendet worden sind, werden im fünften Kapitel dargelegt, während sich das sechste Kapitel mit der flächenhaften Modellierung der Globalstrahlung auseinandersetzt. Hierfür werden Satelliten- und digitale Geländemolldaten eingesetzt, und im zweiten Teil des Kapitels wird noch zusätzlich auf die Probleme mit der kurzweiligen Strahlungsbilanz, die Albedo und die Anisotropiekorrektur eingegangen. Im siebten Kapitel wird ein empirisch gestützter Ansatz zur Modellierung der Bewölkung vorgestellt, während sich Kapitel acht mit den weiteren möglichen Anwendungsfeldern der Strahlungsmodelle beschäftigt wie z.B. die Berechnung der potentiellen Evapotranspiration. Zum Schluss werden in Kapitel neun die Resultate diskutiert und im letzten Kapitel zehn ein Ausblick aufgezeigt.

Der Autor legt eine Arbeit vor, welche sich sehr ausführlich mit der Problematik der Modellierung des Strahlungshaushalts im Hochgebirge beschäftigt und sinnvoll und verständlich aufgebaut ist. Das Untersuchungsgebiet wird sehr detailliert beschrieben, ebenso die verwendeten digitalen Daten (Satelliten- und Geländedaten). Die Modellansätze sind sehr interessant, gut recherchiert, und die in-situ Daten erlauben die Validierung der Punktmodelle für die Globalstrahlung. Für die Modellierung der kurzweiligen oder gar der kompletten Strahlungsbilanz standen jedoch keine Messwerte zur Verfügung, womit diese Resultate mit Vorsicht zu geniessen sind, wie auch vom Autor selbst erwähnt. Die Übertragbarkeit der Modelle in andere Hochgebirgsregionen ist ebenfalls problematisch, da ohne tatsächlich vorhandene Atmosphärenprofile und mit der blossen

Verwendung von Standardatmosphären von Anfang an gewisse Fehlerquellen vorhanden sind. Die präsentierten Resultate sind viel versprechend, ohne tatsächliche Validierung aber nur von bedingter Aussagekraft.

Das Werk fügt sich als eine sinnvolle und gute Bereicherung in die Gruppe der vorhandenen Arbeiten über Strahlungsmodelle ein. Besonders nützlich ist es für Hochgebirgsregionen, welche nicht durch Messstationen abgedeckt sind, und wo somit nur wenige oder gar keine Datensätze vorhanden sind.

Gergely Rigo, Institut für Meteorologie, Klimatologie und Fernerkundung, Universität Basel

HANISCH, C., ZERLING, L., JUNGE, F.W. & W. CZEGKA (2005): Verlagerung, Verdünnung und Austrag von schwermetallbelasteten Flusssedimenten im Einzugsgebiet der Saale. Ein Beitrag zur Abwägung von Gefährdungspotenzial und Selbstreinigungsvermögen unserer Fliessgewässer. – = Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse, Band 64, Heft 1, Verlag der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, in Kommission bei S. Hirzel Verlag, Stuttgart, Leipzig: 1-135. ISBN 3-7776-1414-9; 88 Abb., 44 Tab., 7 tabellarische Anlagedateien; CHF 97.40, € 59.–.

Wer in Ostdeutschland vor 1990 gelebt hat und zum ersten Mal Menschen im Rhein oder in der Aare schwimmen sieht, wird sich vielleicht mit Bedauern an die schaumigen und stinkenden Flüsse erinnern, die insbesondere in den Industrieregionen der neuen Bundesländer zu finden waren. Die im Fichtelgebirge entspringende Saale war ein solcher Fluss, und auch heute noch tragen sie und ihre Nebenflüsse das sozialistische «Erbe» in Form von mit Schwermetallen hoch belasteten Sedimenten in sich. Im Mittellauf durchfließt sie den Ballungsraum Halle-Leipzig, der auf 2% der ehemaligen DDR-Fläche 50% ihrer Chemieanlagen konzentrierte. Hier befindet sich auch die Mündung der Weißen Elster, die den wohl am stärksten mit Schwermetallen belasteten Zufluss der Saale darstellt.

Das interdisziplinäre Autorenteam der Sächsischen Akademie der Wissenschaften Leipzig verfügt über grosse Erfahrung sowohl bei der Analyse der gewässerinternen Altlasten als auch bei der Abschätzung fluvialer Prozesse in den mitteldeutschen Flussgebieten. Die Autoren geben in der reich illustrierten Arbeit nicht nur eine qualitative Bestandsaufnahme der Sedimente im Saaleinzugsgebiet wieder. Zen-

trale Bestandteile sind auch die Charakterisierung der rezenten chemischen Vorgänge in den Sohl-sedimenten sowie die Bilanzierung der Transportprozesse, die zu einer Verlagerung der Schadstoffe innerhalb der Flüsse führen. Es gelingt ihnen dabei einerseits, ein Bild der Veränderungen in den Fließgewässersystemen zu zeichnen. Andererseits zeigen die Untersuchungen klar, dass die belasteten Sedimente der Saale und ihrer Zuflüsse noch über viele Jahre ein grosses ökologisches Problem darstellen werden.

Die kurze Einführung in die Problematik skizziert neben der Funktion der Sedimente als «Langzeitgedächtnis der Gewässergüte» die aktuellen Prozesse, welche im Einzugsgebiet der Saale und der Weissen Elster von 1999 bis 2003 untersucht wurden. Kapitel 2 umfasst Material und Methoden, wobei weniger die Probenahmestrategie als vielmehr die chemische Analytik und mögliche Fehler erläutert werden.

Mit 105 Seiten Umfang enthält Kapitel 3 eine detaillierte Darstellung der Ergebnisse. Es beginnt mit einer Charakterisierung der geogenen Hintergrundgehalte der fluviatilen Sedimente. Der Schilderung der Verteilung von schwermetallbelasteten Sedimenten im Saaleinzugsgebiet im Herbst 2000 folgt ein Vergleich mit früheren Beprobungen, welche am Beispiel des Einzugsgebiets der Weißen Elster sehr gut illustriert werden. In diesem Einzugsgebiet sind aufgrund der ausserordentlich hohen Belastungen Rückgänge in den Sedimenten am deutlichsten nachweisbar. Das ist auch der Grund dafür, dass sich die folgende Zusammenstellung von Analysen zum i) Potenzial von abgelagerten Sedimenten, ii) Schwebstofftransport und iii) zur Bilanz der Schwebstoff- und Schwermetallausträge weiterhin auf die Weiße Elster bezieht. Letztere umfasst neben der Erfassung der Jahresfrachten, welche in die Saale gelangen, auch den Austrag in die Aue. Dies gelingt über die parallele Analyse rezenter Hochflutsedimente und dreier Bohrkerns, die darüber hinaus radiometrisch datiert wurden.

Es wird dabei angestrebt, die Sedimentproblematik an Saale und Weißer Elster möglichst umfassend wiederzugeben. Obwohl die Bilanzierungsmethoden aufgrund der Gebietsgrösse nicht immer einheitlich sind, gelingt das den Autoren. Die Arbeit empfiehlt sich vor allem für Fachleute aus der Wasserwirtschaft, der geoökologischen Forschung, aber auch für regional interessierte Leser. Obgleich eine natürliche Selbstreinigungsfähigkeit der Flüsse nachgewiesen wird, kann noch nicht abgeschätzt werden, wann die Saale im Sommer so genutzt werden kann wie viele Schweizer Fließgewässer.

Christian Katterfeld, Geographisches Institut  
Universität Basel

RICHTER, M. (2006): Integration, Identität, Differenz. Der Integrationsprozess aus der Sicht spanischer Migrantinnen und Migranten. – Europäische Hochschulschriften: Reihe 4, Geographie, Band 27, Peter Lang, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Wien: 1-288. ISBN 3-03910-998-7; 13 Abb., 1 Tab.; CHF 78.–, € 53.80, £ 35.20, US\$ 59.95.

Seitdem die Schweiz ein Einwanderungsland geworden ist, sind Fragen der Eingliederung und Integration der Immigrantinnen und Immigranten zentrale Themen in unserem Umgang mit Ausländern. Seit den 1960er Jahren – einer Epoche, die der Rezensent miterlebt hat – beschäftigt diese Thematik die öffentliche Diskussion und die nationale Politik. Zumeist stehen emotionale Gesichtspunkte im Vordergrund, während es vernunftgeleitete Argumente schwer haben. Pragmatische Ansätze sind – besonders in der Deutschschweiz – relativ selten.

Die Studie, die MARINA RICHTER vorlegt, ist dem Prozess der Integration spanischer Einwanderer in die Schweiz gewidmet. Die Verfasserin besitzt, als *seconda*, einen besonderen Zugang zu dieser Bevölkerungsgruppe und kennt die Problematik aus eigener Anschauung. Sie geht sie deshalb aus der Perspektive der Zielgruppe an und stützt sich auf Interviews mit Migrantinnen und Migranten spanischer Herkunft aus verschiedenen Epochen. Zur Gastarbeitergeneration (um 1970) treten Personen hinzu, die in den vergangenen zehn Jahren (nach 1995) eingewandert sind.

MARINA RICHTERS Arbeit basiert auf einem ausgedehnten theoretischen und begrifflichen Teil, der durch die Zusammenfassung von fünf Kerninterviews aufgelockert wird. Diese Biographien bilden eine wesentliche Grundlage für die Studie und verleihen ihr Lebendigkeit. Jede dieser Zusammenfassungen ist zudem mit den Kernaussagen in dem jeweils folgenden Kapitel verbunden, die Auswahl ist also nicht zufällig. Der zweite Teil beginnt mit einem statistischen Überblick. Ihm schliessen sich drei Kapitel an, die der Integration aus Sicht der Befragten, den alltäglichen Erfahrungen und den räumlichen Aspekten gewidmet sind. In einem Schlusskapitel fasst die Verfasserin die Ergebnisse zusammen.

Die Arbeit illustriert eindrücklich, wie sich mit dem entsprechenden theoretisch-methodischen Hintergrund aus einer qualitativen Erhebung (Interviews) breitere gültige wissenschaftliche Ergebnisse gewinnen lassen, weil die Gesprächspartner von abstrakten Überlegungen unbelastet sind. Die Autorin legt Wert darauf, Integration als einen ständigen Prozess zu sehen, der nicht nur die Migranten, sondern auch die Menschen im Zielland betrifft: es handelt sich um eine Interaktion zwischen diesen beiden Gruppen. Anzu-

merken ist dabei, dass das nicht nur für das Verhältnis Einheimische-Ausländer gilt, sondern auch für die Integration im Falle von Binnenwanderungen. Selbst wenn in diesem Fall der institutionelle Rahmen (die nationale Gesetzgebung) konstant ist, bleiben interne Hindernisse (z.B. Sprache, Konfession, Bräuche), die integrationshemmend wirken (können).

Bemerkenswert ist, dass in der Arbeit eine klare Zweiteilung des subjektiven Verständnisses von Integration zu erkennen ist. Die Gastarbeitergeneration sieht sie als vollkommene Übernahme des Schweizerischen, quasi bis zur Aufgabe ihrer kulturellen Besonderheit (Assimilation). Dies erklärt sich aus ihrer besonderen Situation als rekrutierte (billige und unqualifizierte) Arbeitskräfte mit einem speziellen rechtlichen Statut in einer Epoche des Fremdenhasses (Stichwort Schwarzenbach-Initiative der 1970er Jahre). In krassstem Gegensatz dazu stehen Immigranten und Immigrantinnen, die seit ungefähr 1995 in die Schweiz gekommen sind. Ausgestattet mit guter Bildung, Hoch- oder Fachhochschulabschluss und weltoffen, profitieren sie von der Annäherung der Schweiz an die Europäische Union, jüngst vor allem von den bilateralen Verträgen I und II. Integration hat für sie vor allem eine soziale Bedeutung, die mit Eintauchen in die Gastgesellschaft nicht mehr viel zu tun hat. MARINA RICHTER hat diesen Unterschied sauber herausgearbeitet. Hier stellt sich deshalb die Frage, ob wir im Zeitalter der «Globalität» (BECK, U. (1997): Was ist Globalisierung? – Frankfurt am Main, Suhrkamp: 27f.) noch von Integration im «klassischen» Sinn sprechen sollen. Gerade die «neuen» Migrantinnen und Migranten setzen in dieser Beziehung neue Massstäbe.

Die Integrationsthematik betrifft in erster Linie die erste Migrantengeneration. Der Bezug zum Herkunftsland ist bei der zweiten Generation deutlich geringer, da sie hier die Schulen besucht und ihren Freundes- und Kollegenkreis aufgebaut hat. Dieser Aspekt geht in der Arbeit etwas unter. Er ist in der Schweiz aber insofern wichtig, als eine Einbürgerung wegen des *ius sanguinis* sehr schwer ist (Vorurteile, Ablehnung des Anderen), die zweite und die dritte Generation also für ihre Rechte und Positionen kämpfen müssen.

Der Fall der Spanierinnen und Spanier ist ein gutes Beispiel für die Schwierigkeiten, die sich den Menschen bei der Integration in einem Zuwanderungsland stellen, vor allem wenn ihre Sprache nicht eine Landessprache ist. Interessant wäre nun der innerschweizerische Vergleich mit Spanierinnen und Spaniern in der Romandie und im Tessin. Wie dem auch sei, man kann aus MARINA RICHTERS Erkenntnissen ermassen, wie gross die Hindernisse sein müssen, wenn zusätzlich zur Sprache beträchtliche kulturelle Unterschiede

treten wie nicht-christliche Religion, anderes Familienbild, unterschiedliches Rollenverständnis der Geschlechter. Integration, Identität und Differenz erhalten unter solchen Umständen ganz neue Dimensionen. Ein entsprechender Hinweis auf dieses breitere Spektrum wäre in den Schlussfolgerungen willkommen gewesen.

MARINA RICHTERS Buch ist eine sehr gelungene Diskussion der Einwanderungsproblematik und ein wichtiger Beitrag zum Verständnis der Schwierigkeiten, die mit der Integration von Ausländern in einer Gastgesellschaft verbunden sind. Die Lektüre ist nicht nur für Sozialwissenschaftler i.w.S. (inkl. Humangeographen) ein Gewinn, auch Politiker, denen dieses Thema am Herzen liegt, wären gut beraten, sich darin zu vertiefen.

Walter Leimgruber, Geographisches Institut  
Universität Freiburg/CH

KÖCK, H. & D. STONJEK (2005): ABC der Geographiedidaktik. – Aulis Verlag Deubner, Köln: 1-297. ISBN 3-7614-2602-X; 53 Abb.; € 25.–.

Eigentlich ist der Titel irreführend. Er verdeutlicht zwar – zu Recht –, dass es sich beim vorliegenden Buch um ein Lexikon handelt. Aber beim genaueren Hinsehen erweist es sich als wesentlich mehr als «nur» ein alphabetisch geordnetes Nachschlagewerk. Liest man es nämlich in einem Zug – ein Vorgehen, das bei einem Wörterbuch wohl nur einem Rezensenten einfallen mag –, so erhält man einen fundierten Einblick in die Wesenszüge der deutschsprachigen Geographiedidaktik.

Das fast 300-seitige Werk widmet sich in einem ersten kurzen Kapitel der Geschichte des Geographieunterrichts und der Geographiedidaktik (beide bezogen auf Deutschland). Das Hauptkapitel reiht die aus geographiedidaktischer Sicht wichtigen Fachbegriffe alphabetisch auf und definiert sie. Deren Auswahl folgt einer im Vorwort dargelegten Systematik der Geographiedidaktik, welche die Gegenstandsklassen Lerner, Ziele, Inhalte, Methoden, Medien und Lernerfolgskontrolle als zentral erachtet. Aus der Absicht, diesem «Rückgrat geographiedidaktischen Tuns» (S. 10) in Theorie und Praxis gerecht zu werden, erklärt sich die Arbeitsteilung der beiden Autoren: Köck bearbeitet den Ziel-Inhalt-Bereich sowie die Aspekte Psychologie und Geschichte, STONJEK den Methoden-Medien-Bereich sowie Lernerfolgskontrolle und Unterrichtsplanung. Als Ergebnis resultiert ein vielfältiges geographiedidaktisches Begriffsrepertoire, das von Abstraktion bis

Zukunftsorientierung, von Bildbetrachtung bis Weiterziehung, von *concept mapping* bis Validität, von Determinismus bis Umweltbildung, von Funktionaler Raumbetrachtung bis Sandkasten und von Heimat bis Problemorientierung reicht. Das dritte Kapitel liefert ausführliche Literaturangaben zum Begriffsteil und zum geschichtlichen Abriss sowie bibliographische Hinweise zu geographiedidaktischen Lehrbüchern, Sammelbänden und Lexika.

KÖCK & STONJEK gelingt es auf eindruckliche Weise, die Fachbegriffe in zwar dichter, aber gut verständlicher Sprache mit hoher Prägnanz darzulegen, oft aussagekräftiger als manch mehrseitiger Zeitschriftenartikel. Der zu Beginn ihrer Arbeit gesetzten Formel «so knapp wie möglich, so ausführlich wie nötig» (S. 8) werden sie in hohem Mass gerecht. Bei den von Köck formulierten theoretischen Termini treten Logik, Stringenz und sprachliche Präzision besonders deutlich zutage. Die Rekrutierung der berücksichtigten Begriffe, die zunächst einen ausgezeichneten Überblick über das Fach erfordert, wird durch die präsentierte Systematik transparent. Wenn vielleicht auch die Seite der Lernenden etwas zu kurz kommt – es fehlen beispielsweise Begriffe wie Alltagsvorstellung, Didaktische Rekonstruktion, Subjektive Theorien –, so führt

doch die Arbeitsteilung der beiden Autoren zu einer wohltuenden Mischung aus praxis- und theorieorientierten Begriffen. Zahlreiche Graphiken und Tabellen – insgesamt sind es an die sechzig – bieten beim Verständnis der Ausführungen hilfreiche Unterstützung.

Die letzte umfassende Zusammenstellung kompakt behandelte geographiedidaktischer Begriffe geht auf SPERBER zurück (SPERBER, H., 1973: Erdkunde – Didaktik – Methodik. Didaktisch-methodisches Taschenlexikon des Erdkundeunterrichts. – Wolf, Regensburg). Mit dem vorliegenden Nachschlagewerk schliessen die Autoren daher eine bedeutende Lücke. Lehramtsanwärtern für Geographie bietet es eine gute Möglichkeit, um allmählich in das ABC der fachdidaktischen Terminologie hineinzuwachsen. Personen, die in der Geographielehrerbildung tätig sind und sich daher ständig um eindeutige Begriffsverwendungen bemühen müssen, kommen an dem Band nicht vorbei. Empfohlen sei er aber auch all den Fachwissenschaftlern, welche sich schnell einen kompakten und fundierten Einblick in die Geographiedidaktik verschaffen möchten.

Armin Rempfler, Pädagogische Hochschule  
Zentralschweiz Luzern